

France et l'Allemagne; M. Mercier voudrait-il que l'une s'annexe l'autre? Il n'y en a pas entre la France et la Belgique; est-ce une raison pour que cette dernière se jette dans les bras de la république?

Il doit y avoir de plus forts arguments que celui-là en faveur de l'annexion. Et M. Rodolphe Lemieux, malgré sa foi dans l'indépendance, pourrait, au besoin, en fournir à son associé, quitte à les réfuter, après coup, par de meilleurs encore en faveur de notre émancipation absolue.

#### L'HONORABLE THOMAS CHAPAIS.

Je salue avec plaisir l'entrée de M. Chapais dans le cabinet provincial. Ceux qui l'ont connu à ses débuts et qui ont suivi, depuis, sa carrière politique doivent éprouver la même satisfaction. J'ai toujours cru qu'il était appelé à jouer un rôle important dans notre province, où les hommes de talent sont moins rares que les hommes de caractère, mais où ceux qui possèdent les deux sont presque indispensables à la direction des affaires publiques et à la conservation de l'influence française dans le Dominion.

Mes relations personnelles avec Thomas Chapais remontent à l'automne de 1881. Il y avait alors à Québec, parmi la jeunesse, toute une pléiade de beaux talents, les uns à peine sortis de l'université, les autres entrés déjà dans la carrière politique ou professionnelle. À eux se joignaient quelques aînés: Dunn, Faucher, Legendre, Buies, Marmette, Buteau Turcotte, Delagrave, qui oubliaient volontiers le chemin plus long déjà parcouru et qui se plaisaient à mêler le charme de leur expérience, de leur érudition et de leur talent plus mûr aux enthousiasmes de leurs jeunes amis. Le *Club de Québec* était le lieu préféré des réunions; dans ce milieu actif, où les intelligences s'ouvraient à de nouveaux horizons, où l'étude s'alliait aux plaisirs, où, sans y penser, tant de jeunes gens se préparaient gaiement aux batailles de la vie, Thomas Chapais brillait entre tous par son incontestable supériorité, par son caractère élevé, par sa droiture d'esprit et de cœur, et par ce merveilleux talent de la parole qui, dès lors, le plaçait au premier rang parmi nos conférenciers. Sympathique à tous, il s'affirmait sans aucune recherche et sans jamais porter ombrage, — car ce qui est le plus remarquable chez lui, après son talent, c'est sa parfaite modestie, sa générosité, son dévouement à ses amis.

Toutes ces qualités de jeunesse, il les a gardées précieusement, — moins peut-être cette chaude sympathie de premier abord qu'il inspirait alors et qu'une certaine froideur de tenue a, depuis, remplacée pour tous autres que ses intimes.

C'est comme littérateur et conférencier que M. Chapais s'est d'abord fait connaître. Je ne me reporte jamais vers l'époque, inoubliable pour moi, de mon séjour à Québec, sans songer à nos soirées d'étudiants, passées dans le charme de l'étude, dans l'appréciation des maîtres, dans la lecture des poètes, dans les confidences mutuelles de nos rêves d'avenir et dans la discussion des opinions, à peine formées, que nous émettions alors avec d'autant plus d'assurance que nous n'avions pas encore appris que l'on peut différer du tout au tout dans le monde et avoir tous raison, selon qu'on se place à un point de vue ou à un autre. C'est pendant une de ces discussions sur les *classiques et romantiques* que Chapais avait conçu l'idée de cette délicieuse

conférence qu'il donnait, quelques semaines plus tard, à l'*Institut canadien*. L'auditoire nombreux et choisi se partageait en deux groupes aussi entiers, l'un pour les classiques en leur froide correction, que l'autre pour les romantiques avec leurs licences et leurs innovations qui ont fait du dix-neuvième siècle une période incomparable dans l'histoire de la littérature française. Nous connaissions tous, alors, les détails de la première représentation d'*Hernani* à Paris, en 1830, et, dans nos imaginations de vingt ans, nous nous étions dit que ce soir-là marquerait une ère nouvelle dans le mouvement littéraire de la province de Québec.

Il n'y avait que l'éloquence de Chapais et l'ardente sympathie qu'il commandait autour de lui pour assurer au conférencier le brillant succès qu'il remporta ce soir-là; car les trois quarts de l'auditoire étaient des partisans de Victor Hugo et de l'école romantique, auxquels notre ami avait, d'ailleurs, rendu un éloquent tribut d'admiration.

Cette conférence ouvrait toutes grandes au jeune débutant les portes de la renommée et de l'avenir. Depuis, partout où il a passé, malgré un désir d'effacement et une modestie qui sont une bonne note de plus à son crédit, il n'a fait que grandir dans l'estime et l'admiration de ceux qui ont eu l'occasion de l'apprécier.

Après la littérature, la politique est devenue le champ de ses travaux et de ses ambitions; il s'y est livré tout entier; et dans le journalisme, et sur les *hustings*, et dans l'organisation de son parti, il a mis sa plume, son éloquence et son travail au service des conservateurs.

Comme journaliste, Chapais possède un esprit de discernement dont on ne lui donne pas crédit autant qu'il serait juste. Il a trop peut-être de cette délicatesse et de cet esprit de discipline qui font parfois excuser le mal dans un parti ou chez des amis et qui commandent souvent le silence à l'heure où il serait bon de parler. Cette réserve ne va pas, toutefois, jusqu'à lui faire tolérer, sans protestation, les erreurs de principes dont les hommes ou les journaux peuvent, à ses yeux, se rendre coupables.

Chapais a l'enthousiasme du beau et la haine du mal, ce qui donne à son style toujours brillant la force dans l'expression et l'énergie dans la dénonciation. L'élévation de sa pensée et son désintéressement chassent de lui cette étroitesse d'idées qui subordonne toute question à un point de vue personnel.

M. Chapais est essentiellement un homme de parti. Il croit que le parti conservateur représente les meilleurs intérêts nationaux du pays, et il se considérerait mal venu à faire ou à dire ouvertement quoi que ce soit qui pût lui nuire. Il possède à un même degré la haine du libéralisme, qu'il a toujours combattu à outrance, — ce qui fait qu'il s'est acquis de fervents admirateurs dans son parti, et a été mal vu des libéraux, parmi lesquels il s'est attiré de violents adversaires personnels.

Loyal et fidèle, il abhorre la trahison, même déguisée sous les arguments les plus apparemment plausibles. Honorable dans toute la force du terme, il déteste tout ce qui porte un caractère louche ou incertain. Dévoté jusqu'à se sacrifier lui-même, il n'admet pas que l'on songe à soi avant de songer au parti. Il a, comme Laurier aux yeux de Fréchette, "cette unité de la pensée qui, pour ainsi dire, taille l'homme d'un seul bloc, comme une statue de marbre." Cette raideur d'idées et de principes sera une cause de perte de force et d'in-